

# L'ANALYSE DU *LOCVS SENTENTIOSVS* DANS LA COMÉDIE DE CARACTÈRE (AVEC RÉFÉRENCE SPÉCIALE À LA COMÉDIE *ADELPHOE*)

PAR

CONSTANT GEORGESCU

... Denique  
Nullum est iam dictum quod non dictum sit prius.  
(Térence, *L'Eunuque*, Prol., vv. 40—41)

Aux différentes étapes de leur évolution, les Romains ont toujours eu <sup>1</sup> un penchant inné pour théoriser les normes directrices de conduite de la société et des hommes et ils ont toujours eu aussi tendance à les codifier pour les appliquer. Bien qu'originaire de Lybie <sup>2</sup>, Térence, venu à Rome pendant sa jeunesse, réussit à pénétrer et à assimiler tellement à fond la langue et l'esprit de ce peuple de juristes et de moralistes, qu'il deviendra, pour les générations futures, un modèle d'urbanité romaine.

À une simple lecture de ses comédies, on est frappé par un grand nombre de *gnômai* <sup>3</sup> et expressions gnomico-parémiologiques, dont l'acuité de perception ou la capacité d'influence émotionnelle ressortent avec encore plus de force à une lecture attentive.

En étudiant ses pièces par ordre chronologique <sup>4</sup> et en essayant de dresser une statistique sommaire des *gnômai* et des parémies, par rapport à la longueur de chaque pièce, nous obtenons les données suivantes:

ANNÉE	COMÉDIE	NOMBRE DES VERS	NOMBRE DES GNÔMAI	REPRÉSENTANT
166 av. J.-C.	Andria	981	52	75 vers
165 "	Hecyra	881	17	28 "

<sup>1</sup> Cf. Albert Grenier, *Le Génie romain*, Paris, 1925, chap. IV: *Le cercle de Scipion Émilien* *Térence et Lucilius*, p. 200.

<sup>2</sup> Publii Terentii uita I, apud Suetonium, dans C. Suetonii Tranquilli *Opera*, ex recensione Guillelmi Baumgarten Crusii, Augustae Taurinorum, 1852, p. 287, et RE, V A 1, l'article de G. Jachmann, *P. Terentius Afer*, col. 599.

<sup>3</sup> Nous employons le terme dans son acception la plus large; pour la définition de la *gnôme*, voir: RE, Suppl. VI, l'art.: *Gnome*, de Konstantin Horna, col. 74; T. Vianu, *Dictionar de maxime comental*, București, 1962, pp. 5 et 7; A. Otto, *Sprichwörter der Römer*, Einführung, 1890, p. XI.

<sup>4</sup> Pour établir la chronologie, voir: RE, V A 1, art. cité, col. 605.

163 av. J.-C.	Heauton ti-			
	morumenos	1067	55	82 vers
161 "	Eunuchus	1094	45	71 "
161 "	Phormio	1055	59	87 "
160 "	Adelphoe	997	61	113 " (dont seulement 82 vers constituent des sentences proprement dites)

Deux raisons nous ont amené à étudier la dernière comédie du point de vue de l'ambiance gnomique: d'abord parce que la comédie contient de nombreuses sentences (l'équivalent latin des gnômai), et parce qu'elle débat des problèmes d'éducation, mis en valeur surtout par de telles réflexions générales.

Au préalable, nous voudrions établir la distinction existant entre sentence et proverbe. Dans l'acception courante, le proverbe est une application métaphorique particulière d'une pensée générale, d'origine anonyme, largement répandue dans le peuple<sup>5</sup>, tandis que la sentence serait une énonciation concise d'une vérité unanimement saisissable, créée par n'importe quel sujet connu<sup>6</sup>, et utilisée par celui-ci avec des intentions conformes au cadre plus général du contexte.

En tenant compte de cette distinction, nous nous occuperons seulement des sentences proprement dites<sup>7</sup>, au risque de réduire les gnômai ci-dessus mentionnées, en omettant les proverbes proprement dits<sup>8</sup>. Même de la sorte leur nombre est considérable (35 sentences proprement dites dans *Adelphoe*, et dans *Phormio* — une des pièces les plus riches en expressions gnomico-parémiologiques — 27 sentences).

Dans la présentation du matériel nous serons intéressés spécialement par: la motivation psychologique, la valeur du contenu et la fonction des sentences de la comédie *Adelphoe*, en suivant le fil de l'action et les passages dans lesquels apparaissent les sentences, pour découvrir ainsi le mécanisme qui les déclenche et leur comportement.

Ce drame pédagogique<sup>9</sup> plaide pour l'éducation libérale donnée par le vieil et riche athénien Micion à Éschine, en lui opposant les méthodes rigides employées par Déméa avec Ctésiphon.

Nous suivrons maintenant en détail — ainsi que nous l'avons déjà précisé — les passages de nuance gnomique.

1. Sitôt le Prologue sorti de scène, Micion, inquiet, monologue, parce qu'Éschine n'est pas encore rentré. Bien que de nature calme, le vieillard est maintenant très agité. Son agitation le pousse à faire spontanément appel à la sagesse commune. Dès le troisième vers du monologue, l'état d'esprit du personnage crée automatiquement une association avec les situations similaires<sup>10</sup>; de cette façon la sentence est énoncée, sans

<sup>5</sup> Otto, *op. cit.*, Einführung, p. VII.

<sup>6</sup> Cf. I. R. Galperin, *Очерки по стилистике английского языка*, Moscou, 1958, p. 174 et Otto, *op. cit.*, Einführung, p. XII.

<sup>7</sup> Parmi lesquelles beaucoup sont mentionnées aussi dans: Ernestus Curotto, *Monumenta sapientiae. Thesaurus sententiarum*, Torino, 1930.

<sup>8</sup> Qui se trouvent chez Otto, *op. cit.*, passim.

<sup>9</sup> Cf. Orazio Bianco, *Terenzio. Problemi e aspetti dell'originalità*, Roma, 1962, p. 179.

<sup>10</sup> Bianco, *op. cit.*, p. 57: «...Nei monologhi delle sue commedie... possiamo notare la ricerca dell'espressione immediata delle reazioni del personaggio agli avvenimenti che vive, perché servono a delinearne più profondamente il carattere.»

que soit reproduite point pour point sa forme populaire en circulation <sup>11</sup>, qui est évidemment plus concentrée, mais réélaborée par le poète :

Profecto hoc uere dicunt: si abhis uspiam,  
Aut ibi si cesses, enenire ea satius est  
Quae in te uxor dicit et quae in animo cogitat  
Irata quam illa quae parentes propitii <sup>12</sup>.

(A. I, sc. I, vv. 28—31)

Cette sentence, bien qu'assez longue, est suivie, quelques vers plus loin, d'une explication supplémentaire de son sens et de son application au cas concret: *Ego, quia...* (v. 35 et suiv.).

2. Dans le même monologue, Micion commence à énumérer toutes les suppositions d'un père inquiet dont le fils est en retard. Mais il s'interrompt brusquement et exclame avec tristesse et regret pour sa propre faiblesse :

...Vah! Quemquamne hominem in animo instituere aut  
Parare quod sit carius quam ipse est sibi!

(vv. 38—39)

3. En présentant aux spectateurs (pour la première fois dans la pièce) la différence — capitale pour l'évolution de l'action — entre son propre genre de vie et celui de son frère Déméa, en leur présentant son amour pour le fils de Déméa, qu'il a adopté, Micion expose ensuite l'indulgence et la modération raisonnable avec lesquelles il l'a éduqué et il conclut :

...postremo alii clanculum  
Patres quae faciunt, quae fert adulescentia,  
Ea ne me celet consuefecerim filium.  
Nam qui mentiri aut fallere insuerit patrem aut  
Audebit, tanto magis audebit ceteros.

(A.I, sc. I, vv. 52—56)

4. Le credo de Micion en matière d'éducation — point de vue fort moderne — continue et conclut l'explication commencée au v. 55 :

Pudore et liberalitate liberos  
Retinere satius esse credo quam metu.

(A.I, sc. I, vv. 57—58)

5. Déméa proteste et se déclare opposé à la manière dont Micion éduque son fils adoptif: Eschine a été gâté par l'indulgence de Micion. *Nimum ineptum es* (v. 63) lui reproche finalement Déméa. Reproduisant ces reproches, Micion répond sur-le-champ avec la même formule: *Nimum ipse est durus...* etc. (v. 64 et suiv.), il se

<sup>11</sup> Cf. Otto, sous le titre *parens*.

<sup>12</sup> Pour le texte on a employé les éditions Dziatzko-Kauer, *Adelphoe*, Zweite... Auflage, Leipzig u. Berlin, 1921 et: TERENCE, *Comédies*, édition de J. Marouzeau, Paris, tome I—III, 1947—1956 (tome III: *Hécyre* — *Adelphes*, 1949).

monte et, poussé par l'injustice de l'accusation, se sent obligé de riposter en démontrant à Déméa qu'il a tort et en lui disant en quoi consiste ce tort :

Nimium ipse est durus praeter aequomque et bonum,  
Et errat longe, mea quidem sententia,  
Qui imperium credat grauius esse aut stabilius  
Vi quod fit quam illud quod amicitia adiungitur.

(A.I, sc. I, vv. 64—67)

6. Micion continue la série de ses méditations sentencieuses, avec le v. 68 : *Mea sic est ratio et sic animum induco meum* qui sert d'introduction à la sentence suivante :

Malo coactus qui suum officium facit,  
Dum is rescitum iri credit, tantisper cauet;  
Si sperat fore clam, rursum ad ingenium redit.

(A.I, sc. I, v. 69—71)

Vi du v. 67 est repris comme *malo* dans le v. 69 et suiv., qui explique et complète l'idée des vv. 64—67.

7. De sentence en sentence, Micion continue l'exposé de son credo :

Ille quem beneficio adiungas ex animo facit,  
Studet par referre, praesens absensque idem erit.

(A. I, sc. I, vv. 72—73)

L'auteur avait l'intention d'être très convaincant, en employant une telle série de sentences. Au fond, dans la dernière sentence, nous pouvons distinguer : une sentence proprement dite (v. 72) et deux expressions proverbiales (v. 73) qui font corps commun avec elle.

8. La dernière sentence du monologue de Micion représente en même temps la conclusion de son credo éducatif. Il exprime avec netteté le principe de l'adhésion spontanée, consciente, aux méthodes d'éducation et il blâme l'éducation basée sur la tyrannie (*alieno metu*, v. 75) :

Hoc patrium est, potius consuefacere filium  
Sua sponte recte facere quam alieno metu;  
Hoc pater ac dominus interest; Hoc qui nequit  
Fateatur nescire imperare liberis.

(A.I, sc. I, vv. 74—77)

Il est vrai que la sentence proprement dite est formée par les vers 74—75 ; le reste est la conclusion de l'idée (vv. 76—77).

9. Déméa est alarmé et indigné (*senex iratus*) par le nouveau forfait d'Eschine, qui est commenté par tout le monde : Eschine est entré de force dans un logis, il a roué de coups le maître de la maison et a enlevé la femme qu'il aimait. Déméa accuse Micion d'avoir consciemment contribué à la corruption d'Eschine ; aux lamentations de Déméa, prévues d'ailleurs par Micion (« j'imagine qu'à son habitude il va chercher querelle », vv. 79—80), ce dernier réplique :

Homine imperito numquam quicquam iniustius,  
Qui nisi quod ipse fecit nihil rectum putat.

(A.I, sc. II, vv. 98—99)

Cette accusation assez directe d'étroitesse et d'ignorance visant Déméa est de nature à rendre suspicieux celui-ci (*quorsum istuc?* v. 100), ce qui oblige Micion à donner de plus amples explications (v. 100 et suiv.).

10. Son esprit objectif, compréhensif et conciliant se révèle aussi dans la sentence qui suit. En constatant l'état de corruption d'Eschine, Déméa essaie d'étendre son autorité sur celui-ci également, mais Micion n'est pas disposé à accepter. Déméa se résigne alors, non sans prévenir Micion des conséquences d'une telle éducation (« L'autre, le tien, s'apercevra de lui-même plus tard », vv. 139—140). Après la sortie de scène de Déméa, Micion, pensif, reconnaît une part de vérité dans les paroles de Déméa :

Nec nihil neque omnia haec sunt quae dicit tamen;

(A. I, sc. II, v. 141)

Ensuite, il avoue l'inquiétude que lui causent les méfaits d'Eschine.

11. Le proxénète Sannion, malmené par Eschine, se plaint, faisant usage du procédé appelé *quiritatio* (l'appel aux concitoyens)<sup>13</sup>. Les excuses d'Eschine ne pourront lui faire oublier « l'injure » :

Neque tu uerbis solues umquam quod mihi male re feceris

(A. II, sc. I, v. 164)

12. Et voici la phrase par laquelle Sannion, tout étourdi encore à cause des coups, commence ses lamentations en monologuant :

...Pro supreme Iuppiter !

Minime miror qui insanire occipiunt ex iniuria.

(A. II, sc. I, vv. 196—197)

13. Syrus, l'esclave rusé d'Eschine, essaie de convaincre le proxénète Sannion qu'une attitude plus complaisante et plus humble vis-à-vis d'Eschine lui aurait épargné coups et dommages, et l'invite à réfléchir :

Pecuniam in loco negligere maxumum interdumst lucrum.

(A. II, sc. II, v. 216)

14. L'incrédulité de Sannion fait partie du métier :

...Ego spem pretio non emo.

(A. II, sc. II, v. 219)

15. Le début de la scène suivante n'a pas de liaison directe avec ce qui a été dit dans la scène antérieure. L'autre fils de Déméa, Ctésiphon, qui a été éduqué à la campagne, fait son apparition, troublé par l'immense service que son frère Eschine venait de lui rendre à ses risques, et les premiers mots qu'il prononce sont les suivants :

Abs quibus homine, quom est opus, beneficium accipere gaudeas;

Verum enim uero id demum iuuat si quem aequomst facere is bene facit.

(A. II, sc. III, vv. 254—255)

éloge de l'aide donnée par les proches parents. Ctésiphon poursuit: *O frater, frater/Quid ego nunc te laudem?*... (V. 256 et suiv.)

<sup>13</sup> Cf. Bianco, *op. cit.*, p. 181.

16. A la vue d'Eschine, Ctésiphon a la meilleure occasion de lui exprimer sans tarder sa reconnaissance :

O mi germane ! Ah vereor coram in os te laudare amplius,  
Ne id adsentandi magis quam quo habeam gratum facere existimes.

(A. II, sc. IV, vv. 269—270)

17. Dans un dialogue entre Syrus et Déméa, ce dernier se montre indigné à la vue des fruits néfastes de l'irresponsable indulgence de Micion, et il va même jusqu'à prophétiser la ruine de son frère. Le rusé Syrus le flatte et exclame :

... O Demea !  
Istuc est sapere, non quod ante pedes modost  
Videre, sed etiam illa quae futura sunt  
Prospicere...

(A. III, sc. III, vv. 385—388)

18. Déméa passe en revue les efforts qu'il a faits pour l'éducation de Ctésiphon. Encouragé par Syrus, qui veut au fond se débarrasser de lui et le renvoyer à la campagne, il est fier du comportement de son fils, éduqué selon ses principes :

... ; denique  
Inspicere tamquam in speculum in uitas omnium  
Iubeo atque ex aliis sumere exemplum sibi.

(A. III, sc. III, vv. 414—416)

En tenant compte de tout ce qu'avait fait Ctésiphon — des actes pas terribles en soi, mais en tout cas complètement différents de ce que croyait son père — ce « et à prendre sur autrui exemple » nous apparaît ironique.

19. Après avoir appliqué avec humour aux esclaves de la cuisine les préceptes de Déméa pour son fils, Syrus s'excuse en tirant en même temps une conclusion emphatique :

Vt homost, ita morem geras.

(A. III, sc. III, v. 431)

Le commentateur Donatus<sup>14</sup> se demande à juste titre si par hasard le « proverbe » ne s'appliquerait pas aux amis, tout aussi bien qu'aux esclaves.

20. Un vieillard de la même tribu que Déméa, Hégion, ami et protecteur de Pamphila (la maîtresse d'Eschine) et de sa mère Sostrata, rencontre Déméa et lui raconte l'exploit d'Eschine. En apprenant la décision de Déméa d'aller trouver son frère, Hégion lui fournit un sujet de méditation :

Quam uos facillime agitis, quam estis maxime  
Potentes dites fortunati nobiles,  
Tam maxime uos aequo animo aequa noscere  
Oportet, si uos uoltis perhiberi probos.

(A. III, sc. IV, vv. 501—504)

21. Pendant une discussion avec Ctésiphon, Syrus exclame :

Vah ! Quam uellem etiam noctu amicis operam mos esset dari !

(A. IV, sc. I, v. 532)

<sup>14</sup> Cf. Otto, sous le titre *homo* et l'éd. Dziatzko-Kauer, p. 82, note ad v. 431.

— une idée originale, avec un élément surprise en soi: *etiam noctu*, bien que reprenant l'idée exprimée dans le vers antérieur par Ctésiphon: *Interdus; sed si hic pernocto, causae quid dicam Syre?* (v. 531).

22. Micion est décidé à réparer la faute commise par Eschine et il le fait savoir au vieil Hégion, le défenseur des droits de Pamphila. Après quoi il ajoute dans un esprit de justice et d'urbanité éclairée:

Nisi si in illo credidisti esse hominum numero qui ita putant  
Sibi fieri iniuriam ultro, si quem fecere ipsi expostules,  
Et ultro accusant.

(A. IV, sc. III, vv. 594—596)

23. Hégion est impressionné par la décision de Micion d'aller chez Sostrata pour réparer la faute d'Eschine et la réconforter dans son désespoir:

Omnes quibus res sunt minus secundae mage sunt nescio quo modo  
Suspiciosi; ad contumeliam omnia accipiunt magis;  
Propter suam impotentiam se semper credunt claudier.

(A. IV, sc. III, vv. 605—607, cf. Ménandre, 8 Koerte)

En approuvant la pensée de Micion et en prononçant cette phrase de portée générale, Hégion fait preuve de l'esprit d'observation et de la sagesse propres à un honnête conseiller de deux malheureuses.

24. Déméa, conseillé par Syrus, a inutilement erré à travers toute la ville à la recherche de son frère et il trouve finalement Micion qui venait de se séparer d'Eschine, dont il avait enfin autorisé le mariage avec Pamphila. Déméa est doublement indigné: à cause de l'enlèvement de la cantatrice, et à cause du déshonneur de Pamphila. En outre, il est irrité par l'attitude équivoque de Micion (Déméa ne connaît pas le véritable bénéficiaire du rapt). C'est pourquoi il suggère à Micion:

...Si non ipsa re tibi istuc dolet  
Simulare certe est hominis.

(A. IV, sc. VII, vv. 733—734)

25. Micion ne veut pas retirer la parole donnée à Eschine et déclare ne pouvoir rien changer à tout ce qui était arrivé: C'est le sort qui décidera; les hommes ont uniquement la possibilité de faire jouer leur ingéniosité pour chercher à modifier le Destin, selon leur intérêt:

Ita uitast hominum quasi cum ludas tesseris:  
Si illud quod maxume opus est iactu non cadit,  
Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas.

(A. IV, sc. VII, vv. 739—741)

Déméa lui répond par un jeu de mots ironique: *Corrector nempe!* (v. 742).

26. Autre motif d'indignation pour Déméa: Ctésiphon, son fils, que lui-même a éduqué, fait la noce dans la maison de Micion. Furieux pour de bon, Déméa invoque le pacte initial selon lequel Micion aura soin uniquement d'Eschine, et Déméa seulement de Ctésiphon. Déméa est en même temps fâché, parce que c'est avec l'argent de Micion

que Ctésiphon avait son amante: pourquoi n'avait-il pas respecté la convention? Pour lui répondre, Micion fait appel à un vieux précepte pythagorique<sup>15</sup>:

...; nam uetus uerbum hoc quidemst,  
Communia esse amicorum inter se omnia.  
(A.V, sc. III, vv. 803—804)

27. Micion tient à préciser à Déméa que l'allocation des sommes nécessaires aux distractions des deux jeunes gens n'affecte pas sa bourse. Pour ce qui est du comportement des jeunes, Micion leur trouve des qualités morales personnelles et émet la sentence suivante:

...Multa in homine, Demea,  
Signa insunt ex quibus coniectura facile fit,  
Duo cum idem faciunt, saepe ut possis dicere:  
« Hoc licet inpune facere huic, illi non licet. »  
Non quo dissimile res sit, sed quo is qui facit.  
(A.V, sc. III, vv. 821—825)

28. Continuant son exposé, Micion reconnaît que les enfants de Déméa ont des qualités visibles, parce que:

...; scire est liberum  
Ingenium atque animum.  
(A.V, sc. III, vv. 828—829)

29. Ensuite, Micion tranquillise Déméa, pour prévenir son éventuelle inquiétude, sa crainte de voir ses fils dissiper leur argent: ce défaut présumé des jeunes gens sera corrigé avec l'âge:

Ad omnia alia aetate sapimus rectius;  
Solum unum hoc uitium adfert senectus hominibus:  
Attentiores sumus ad rem omnes quam sat est;  
Quod illos sat aetas acuet.  
(A.V, sc. III, vv. 832—835; cf. Caecilius  
Stattius vv. 28—29 R<sup>3</sup>, *Plocion*, et Térencia,  
*Hecyra*, vv. 619—621)

30. Au début du cinquième acte, nous assistons au monologue de Déméa (semblable à celui de Micion, au commencement du premier acte) pendant lequel se produit la « conversion » entrevue au v. 835. Le relativisme de Déméa deviendra surprenant par la suite:

Numquam ita quisquam bene subducta ratione ad uitam fuit  
Quin res, aetas, usus, semper aliquid adportet noui,  
Aliquid moneat, ut illa quae te scisse credas nescias,  
Et quae tibi putaris prima in experiundo ut repudies.  
(A.V, sc. IV, vv. 855—858)

<sup>15</sup> Hieronym., *adv. Ruf.*, 3,39 (col. 566 Vale), chez Otto sous le titre *amicus*, I.



31. Dans le même monologue, Déméa explique son brusque changement d'attitude, avec l'intention de prévenir les spectateurs, étant donné qu'il n'avait rien entrepris. Mais il laisse entendre que le changement s'est déjà produit :

...Re ipsa repperi

Facilitate nihil esse homini melius neque clementia.

(A.V, sc. IV, vv. 860—861)

Ce qui est important, c'est que la généralisation s'est faite sur la base de son expérience personnelle (*Re ipsa repperi*) et de celle de son frère, comme le montrent les vers qui suivent.

32. Déméa s'habitue à être bienveillant (v. 896) et se comporte à l'égard de Syrus et de Géta, l'esclave de Sostrata, selon la nouvelle attitude qu'il s'est imposée. Son penchant pour la flatterie, qui lui répugnait avant, il se plaît maintenant à l'employer, et cela, même avec les esclaves, à la grande surprise de ceux-ci : c'est en cela que réside le comique de la scène :

Nam mihi est profecto seruos spectatus satis

Cui dominus cura est, ita ut tibi sensi, Geta.

(A.V, sc. VI, vv. 893—894)

33. La transformation radicale de Déméa continue. Il prend même des initiatives : unir les deux familles en abattant la clôture qui les sépare ; Micion se mariera avec Sostrata ; Hégion recevra une propriété près de la ville. Et de surcroît, Déméa trouve une réponse inattaquable aux protestations de Micion : ses propres paroles :

Bene et sapienter dixi dudum : « Vitium commune omniumst,

Quod nimium ad rem in senecta attenti sumus ».

(A.V, sc. VIII, vv. 953—954 ; cf. vv. 833—834)

34. Déméa réussit à convaincre Micion de promettre qu'il respectera toutes les recommandations qu'il lui avait faites. Bien que surpris de ce changement, c'est le tour de Micion d'être irrité. Puis, Déméa se montre très content de voir que, en se comportant d'après le nouveau système, tout se déroule comme il l'avait prévu. On se l'imagine en ricanant :

Suo sibi gladio hunc iugulo...

(A.V, sc. VIII, v. 958)

35. Étonné par les changements intervenus dans le comportement de Déméa et par leurs effets (le dernier, mais non le moins important, c'est d'avoir obtenu de Micion la promesse d'affranchir Syrus « avec sa femme » et de lui donner en plus de l'argent), Micion, incapable de résister davantage, rend les armes et lui demande ce qui a déterminé en lui ce changement et cette générosité. Déméa répond par une sentence, synthèse d'une thèse amère, expression au fond de son propre manque de confiance vis-à-vis de la prétendue magnanimité de ses prochains :

Vt id ostenderem, quod te isti facilem et festiuom putant,

Id non fieri ex uera uita neque adeo ex aequo et bono,

Sed ex adsentando, indulgendo et largiendo, Micio.

(A.V, sc. IX, vv. 986—988)



En procédant à l'analyse proprement dite, nous pourrions distinguer dans *Adelphoe* différentes catégories de groupes gnomico-parémiologiques, selon les différents critères de classification :

— Ce que nous avons présenté ci-dessus forme, du point de vue *gnomologique*, la catégorie des *sentences proprement dites*, créées ou mises en circulation par Térence. Ainsi que nous le précisons au début, les *proverbes proprement dits* ne font pas expressément l'objet de cette étude. Il faut quand même remarquer le grand nombre de proverbes proprement dits, d'expressions proverbiales ou de références aux unités parémiologiques<sup>16</sup> en circulation avant Térence, dont les plus connus sont :

Domi habuit unde disceret (Syrus, v. 413)

Cum feruit maxume, tam placidum quam ouem reddo (Syrus, v. 534)

Lupus in fabula (Syrus, v. 537)

Quid ! Credebas dormienti haec tibi confecturos deos ? (Micio, v. 693)

ipsa si cupiat Salus

Seruare prorsus non potest hanc familiam (Déméa, vv. 761—762)

Tam excoctam reddam atque atram quam carbost (Micio, v. 849).

Il est intéressant de noter que les deux grandes catégories se retrouvent dans certaines sous-catégories de sentences ci-dessus présentées. Il s'agit de quelques *sentences proprement dites* qui incluent des *proverbes* ou des *expressions proverbiales*, dans les vers 28—31, 72—73, 386—388, 414—416 et 739—741, ainsi que des *sentences contenant des allusions aux expressions proverbiales* connues, dont la *forme* a été *modifiée* par Térence, par exemple les vers 803—804 ou v. 958 (voir plus haut).

— Du point de vue des différents *domaines* de la réalité, la catégorie qui nous intéresse (les sentences proprement dites) concerne d'importants problèmes. Les plus usités selon leur fréquence sont : l'éducation (vv. 57—58, 64—67, 69—71, 72—73, 828—829), les relations parents-enfants (vv. 28—31, 55—56, 74—77), l'homme (vv. 98—99, 431, 821—825), la vie humaine (vv. 739—741, 855—858), la vieillesse (vv. 832—835, 953—954), l'amitié (vv. 532, 803—804) et l'affabilité (vv. 860—861, 986—988).

— Quant au *contenu philosophique*<sup>17</sup>, la plus grande partie des sentences des comédies de Térence est à rattacher aux thèmes de la philosophie « populaire », « banale »,

<sup>16</sup> Il existe 26 unités de ce genre ou groupes parémiologiques, à savoir dans les vers : 11 (uerbum de uerbo), 161 (Leno ego sum), 163 (huius non faciam), 188 (Leno sum, fateor, perniciosus communis adulescentium), 203 (de argento somnium), 228 (Iniecti scrupulum homini), 229 (in ipso articulo), 233 (refrizerit res), 369 (Disrumpor), 403 (Metui ne haereret hic), 413 (Domi habuit unde disceret), 470 (Persuasit nox amor unum adulescentia), 534 (tam placidum quam ouem reddo), 535 (facio te apud illum deum), 537 (Lupus in fabula), 622 (habeas illam quae placet), 693 (Credebas dormienti haec tibi confecturos deos?), 701 (magis te quam oculos nunc ego amo meos), 709 (Hicine non gestandus in sinu est?), 761—762 (ipsa si cupiat Salus, / Seruare prorsus non potest hanc familiam), 849 (Tam excoctam reddam atque atram quam carbost), 903 (Qui te amat plus quam hosce oculos), 915 (ille Babylo), 935 (asine), 943 (Vis est haec quidem), 990 (iusta iniusta), chez Otto respectivement sous les titres : uerbum 2, leno, as 1, pestis, somnium (Dziatzko-Kauer, p. 58, n. ad vv. 203 et 229), calidus 1, rumpere, aqua 12, domus 2, uinum 4, ouis 2, deus 5, lupus 10, habere 4, dormire 2, oculus 1, sinus 1, Salus, carbo 1, Babylo, asinus 1, uis, iustus, ius 2, aequus 1.

<sup>17</sup> L'article de J.-M. Croisille, *Lieux communs, sententiae et intentiones philosophiques dans la Phèdre de Sénèque*, dans REL, XLII, 1965, pp. 276—301, distingue pour la tragédie *Phèdre* : 1) des thèmes de philosophie populaire, à tendance épicurienne, 2) des thèmes à caractère nettement stoïque et 3) la morale implicite de la pièce.

« du bon sens »<sup>18</sup>. Ces sentences représentent la monnaie courante de l'auteur dans la confrontation avec les spectateurs, l'équivalent accessible de la philosophie systématique. Mais il existe aussi — et surtout dans *Adelphoe* — des sentences où l'on peut reconnaître des thèmes appartenant à une certaine école philosophique. Ainsi, par exemple, les nombreuses réflexions de Micion représentent sa ligne de conduite épicurienne<sup>19</sup>. On sait, d'ailleurs, que la comparaison avec le jeu de dés, dans les vers 739—741, a été faite d'abord par Platon, tandis que les vers 803—804 représentent un ancien précepte pythagorique<sup>20</sup>.

— Selon leur *structure linguistique*, les sentences peuvent être groupées en: 1) structures *bimembres* (binaires), les plus nombreuses peuvent avoir une prédication affirmative ou oppositionnelle (par ex., v. 141 ou 431), puis, dans l'ordre de l'importance, 2) structures *complexes* avec éléments déterminatifs (par ex., vv. 855—858), 3) structures *monomembres*, avec prédication affirmative (vv. 734, 804, 828—829) et négative (v. 219), et, rarement, 4) structures *trimembres* (ternaires)<sup>21</sup> avec éléments déterminatifs accumulés (par ex., vv. 832—835; cf. aussi les vers 821—825).



En prenant comme point de départ les observations en marge des sentences d'*Adelphoe* (indépendamment des modèles et de l'originalité) et incluant dans la sphère de nos préoccupations les autres comédies de Térence ou les comédies d'autres poètes dramatiques de différentes époques, nous avons étudié certaines questions qui pourraient intéresser la comédie de caractère en général.

a) *Les personnages*. Il n'est pas difficile d'observer que la plupart des personnages de Térence qui prononcent des sentences sont âgés<sup>22</sup>. Le caractère essentiellement réflexif des personnages de Térence, en comparaison avec la vivacité scénique et l'effervescence cérébrale des personnages de Plaute<sup>23</sup>, les problèmes généraux examinés dans *Adelphoe* réclament une certaine expérience de vie qui confère aux observations faites un caractère plus naturel. Il n'est pas étonnant de voir que les sentences émises par les vieillards sont révélatrices, ne serait-ce que par leur nombre. Nous constatons, dans l'ordre de la fréquence, pour Micion: 16 sentences, Déméa: 8, l'esclave Syrus: 4, Sannion: 3. Le jeune Ctésiphon généralise aussi conformément aux circonstances, dans les vers 254—255 et 269—270.

Nous retrouvons la même proportion et répartition numérique et nominale en ce qui concerne les proverbes proprement dits (Déméa, Sannion, Syrus, Micion).

<sup>18</sup> Consulter: Alain Michel, *Eclectisme philosophique et lieux communs: à propos de la diatribe romaine*, dans *Hommage à Jean Bayet*, Bruxelles-Berchem, 1964, pp. 485—494.

<sup>19</sup> Cf. D. Evolveanu, *Istoria literaturii latine*, vol. I, *Literatura latină arhaică*, București, 1899, pp. 105—106.

<sup>20</sup> Voir Otto, sous les titres *tessera* 1 et *amicus* 1.

<sup>21</sup> La terminologie et la classification ont été prises dans l'article de Sanda Golopenția-Erețescu, *La structure linguistique des proverbes équatinnels*, dans *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, II, 1965, pp. 63—69.

<sup>22</sup> Dans *Adelphoe*, Micion a 65 ans, cf. v. 938: « Ego nouos maritus, anno demum quinto et sexagesimo », et Déméa est encore plus âgé, cf. v. 881: « id mea minime re fert, qui sum natu mazumus », et l'éd. Dziatzko-Kauer, *Einführung*, p. I, n. 2. Syrus, l'esclave d'Eschine (cf. vv. 562—563), et Hégion (cf. vv. 605—607), sont également vieux.

<sup>23</sup> Voir le traité collectif: *Istoria literaturii latine*, vol. I, București, 1964 (dans l'étude: *Publius Terentius Afer*, de Mihai Nichita, pp. 159—194), pp. 183—184.

b) *Le lieu*. Du point de vue du *lieu dans l'économie de la pièce*, les sentences sont prédominantes dans les parties *expositives* de la comédie; elles sont accumulées dans le monologue de Micion de premier acte, sc. I, dans le dialogue Micion-Déméa (A. V., sc. III) et dans le monologue de Déméa (A. V, sc. IV). Du reste, nous considérons que ce n'est pas par hasard, mais pour attirer l'attention du public ou pour lui arracher son approbation qu'une grande partie des sentences se trouvent dans des endroits favorisés: commencement absolu (vv. 254—255, A. II, sc. III; vv. 855—858, A.V, sc. IV) ou relatif de scène (vv. 269—270, A. II, sc. IV; vv. 594—596, A. IV, sc. III; vv. 893—894, A. V, sc. VI), fin absolue (vv. 74—77, A. I, sc. I) ou relative de scène (vv. 501—504, A. III, sc. IV; vv. 605—606, A. IV, sc. III; vv. 986—988, A. V, sc. IX).

En procédant de la même façon, Molière, dans *Les femmes savantes*, commence, par exemple, la cinquième scène du deuxième acte par les jugements sentencieux, de source gnomique, de Martine:

... Hélas ! l'on dit bien vrai,  
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;  
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

Dans les passages de *développement* proprement dit de l'action (par ex., entre les vers 269—385 ou 607—733), là où elles n'auraient pas de sens, les sentences n'apparaissent pas. Dans le même ordre d'idées, les sentences sont fréquentes tant que durent les passages d'intensité émotionnelle. Vers la fin de la pièce, quand la tension diminue, les sentences manquent presque complètement; ce n'est pas le cas des proverbes.

c) *La fonction*. On sait que les pièces de Térence n'ont pas connu une popularité immédiate parmi les contemporains, habitués à la verve contagieuse de Plaute. Si Térence ne poursuivait pas les mêmes effets que Plaute, il devait néanmoins utiliser des procédés qui n'étaient pas nécessairement différents, et tout au moins les doser d'une autre manière. Les jugements sentencieux dont les personnages de Térence nourrissent leurs spectateurs s'avèrent être un procédé conscient. Dans l'intention de l'auteur et dans la réalisation concrète, ces jugements ont un triple rôle:

c 1) *La fonction de captation*. La sentence représente d'abord *un moyen de retenir l'attention*. La sentence et le proverbe sont pour Térence — qui était conscient de l'atmosphère dans laquelle étaient représentées ses pièces — un effort vers la popularité, et pas seulement un procédé quelconque, emprunté à ses prédécesseurs.

Au moyen des sentences et des proverbes, Térence essaie de gagner le public, de répondre à son goût et de se placer à son niveau. *Moyen de conviction* et utilisée comme tel par Térence, la sentence devient en même temps un procédé de rhétorique.

Le langage sentencieux, le style gnomique réalisent en soi, par définition, un rapprochement avec les interlocuteurs. Les anciens étaient particulièrement sensibles et réceptifs à cet aspect. Les sentences contiennent des combinaisons de mots, des images qui suscitent *l'intérêt* et créent la chaleur indispensable à la cérémonie histrionique du jeu.

D'autre part, le message de la sentence trouve *plus facilement* un écho dans les moments de tension dramatique. C'est pourquoi, selon nous, Térence a instinctivement utilisé les sentences en de tels moments.

Dans le contexte, la sentence est la manifestation d'un état d'esprit qui pousse à vouloir s'exprimer sans retard. Bien que préméditée par l'auteur et habilement placée à la place voulue, elle doit apparaître comme un *réflexe associatif*, et non pas comme

quelque chose de forcé, d'artificiel, d'extérieur<sup>24</sup>. La sentence doit entraîner chez le spectateur son approbation, son consentement *complice*.

De la même façon, quand sur la scène un argument supplémentaire devient nécessaire dans une confrontation d'opinions, on emploie la sentence comme *moyen décisif pour convaincre* la partie adverse. Un exemple éloquent nous est fourni par le passage de la comédie d'Aristophane Σφῆκες (Les Guêpes) vv. 779—784, dans lequel Bdélycléon, fils du plaideur maniaque Philocléon, essaie de convertir son père à la vie domestique:

- ΦΙ. Πῶς οὖν διαγιγνώσκειν καλῶς δυνήσομαι  
ὥσπερ πρότερον τὰ πράγματ' ἔτι μασώμενος;  
ΒΔ. Πολλῶ γ' ἄμεινον· καὶ λέγεται γὰρ τουτογί  
ὥς οἱ δικάσται ψευδομένων τῶν μαρτύρων  
μόλις τὸ πρᾶγμ' ἔγνωσαν ἀναμασώμενοι.  
ΦΙ. Ἀνά τοί με πείθεις...

Lorsqu'il prononce la sentence, le sujet émetteur (le personnage) est donc sous l'effet d'une impulsion affective, généralement très puissante. Mû par le désir *de ne pas être seul, de communiquer* d'une façon ou d'une autre cet état affectif, l'orateur sent le besoin de le présenter au sujet ou aux sujets récepteurs, en faisant appel à *une expérience commune*. Ce problème est lié à la psychologie de la transmission du message.

c 1 a) *L'appel au lieu commun*. Dans la conversation *ad rem*, pour accentuer certaines idées qu'on ne veut pas présenter avec emphase<sup>25</sup>, pour établir en dernière instance une atmosphère d'intimité spirituelle qui règne au cours du spectacle, les personnages recourent aux développements gnomiques<sup>26</sup>, ils énoncent des vérités depuis longtemps établies, mais sous une forme qui semble être inspirée par le moment où elles sont exprimées.

Dans ces moments de relative tension, le personnage en cause sent le besoin d'avoir un point d'appui, une base de départ ou une plate-forme à atteindre; c'est le *lieu commun*, la sagesse quasi-stéréotypée par une expérience séculaire. (On croyait, par exemple, dans l'Antiquité que les contes d'Esopé ou ceux sybaritiques dérident le front des juges. Dans la même comédie « Les Guêpes », le jeune Bdélycléon conseille à son père Philocléon (v. 1259) d'employer ce procédé en guise d'argumentation au procès. Le vieillard adopte l'optique de son fils, il suit *ad litteram* toutes ses recommandations et raconte, à deux reprises, une fable ésopique (vv. 1401—1405) et une sybaritique (vv. 1431—1440), et commence même la troisième qu'il ne finit pas, dans le vers 1446, *pour convaincre* deux personnes qu'il avait lésées et qui le poursuivaient devant le tribunal, donc afin d'*aplanir un conflit* en faisant appel au fond humain commun.)

La sentence refuse l'image métaphorique plastique, mais accepte le moule de la comparaison en tant que lieu commun, à savoir la structure-modèle. La plasticité du proverbe est remplacée ici par l'acuité, par l'apparente vérité de la réflexion, qui ont la même force émotionnelle que la métaphore des proverbes.

<sup>24</sup> Cf. M. Nichita, *ibid.*, p. 187.

<sup>25</sup> Evolveanu (*op. cit.*, p. 108) remarque le manque d'ostentation de Térence à soutenir certaines thèses morales: « Térence est un moraliste tout aussi discret que Molière ».

<sup>26</sup> Selon Croiset (A. et M., *Hist. de la litt. grecque*, tome III, 11<sup>e</sup> édition, Paris, 1899, pp. 630—631) les développements gnomiques de Ménandre peuvent être considérés comme des lieux communs.

Une sentence prononcée par un personnage nous fait mieux comprendre son point de vue. L'apparence de *véracité* de la vérité générale exprimée dans la sentence est accessible à tout le monde; c'est cette vérité qui pousse le récepteur à accepter sans réserves, au moment de la transmission, le point de vue de l'émetteur.

Le procédé de Térence qui — selon l'exemple de Ménandre et d'Euripide — fait appel aux *idées acceptées*, au lieu commun, mais — comme Ménandre — les revêt d'un « air de nouveauté » et de chaleur humaine<sup>27</sup> pour *instruire* et pour *capter* en même temps, sera repris à l'époque de Cicéron comme un procédé visant à universaliser les « thèses », à rapprocher les philosophies stoïque et épicurienne, étant donné que ce rapprochement existe dans la nature même de l'homme<sup>28</sup>.

c 2) *La fonction moralisatrice*. Bien que Térence ne soit pas un moraliste « déclaré » (voir la note n° 25), dans son processus de création le déroulement psychologique de l'action devait concorder avec l'intention moralisatrice initiale.

Prononcées par les personnages, les sentences sont des *rudiments de philosophie* que le poète se permet d'employer pour *véhiculer ses idées morales*, qu'il ne pouvait présenter que sous cette forme au spectateur romain de culture moyenne, lequel venait voir une comédie non pas pour se faire endoctriner, mais pour suivre le jeu des contrastes comiques avec lesquels il était habitué par le spectacle de Plaute. Térence n'offre pas de contrastes scéniques brutaux, mais de la finesse et des nuances, une sincérité et une vérité<sup>29</sup> exemplaires.

Térence ne se caractérise pas par un comique trop ostentatif; il possède par contre l'art de la confession (dialogue et monologue). Les sentences s'intègrent d'une manière naturelle<sup>30</sup> dans le déroulement de la pièce. Mais c'est le fait d'avoir dépassé leur caractère difficile, essentiellement pédant qui nous permet d'entrevoir le travail et l'élaboration méticuleuse des pièces.

c 3) *La fonction caractérolgique*. Les sentences sont aussi un moyen de caractérisation implicite ou explicite des personnages<sup>31</sup>. Ce n'est pas par hasard que les préceptes de Micion sont exprimés par des sentences (A. I, sc. I, etc.) et que Dénée emploie à son tour les préceptes de Micion pour le combattre par ses propres armes (v. 958). Nous pouvons en trouver de nombreux exemples dans les autres comédies de Térence<sup>32</sup>; l'un des plus significatifs nous semble être l'autocaractérisation et en

<sup>27</sup> Cf. Croiset, *ibid.*, pp. 629—630.

<sup>28</sup> Voir A. Michel, *art. cit.* plus haut n. 18, pp. 488—492.

<sup>29</sup> « La sincérité est *communicative*. Ce que l'artiste a vu, nous ne le reverrons pas, sans doute, du moins pas tout à fait de même; mais s'il l'a vu pour tout de bon, l'effort qu'il a fait pour écarter le voile s'impose à notre imitation. Son œuvre est un exemple qui nous sert de leçon. Et à l'efficacité de la leçon se mesure précisément la *vérité* de l'œuvre. La vérité porte donc en elle une puissance de conviction, de conversion même, qui est la marque à laquelle elle se reconnaît. » (Henri Bergson, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, 1908, pp. 166—167).

<sup>30</sup> Cf. M. Nichita, *op. cit.*, p. 187.

<sup>31</sup> Voir les vers 594—596 (Micion) et *passim*; cf. aussi M. Nichita, *op. cit.*, pp. 181—182: « Le caractère réflexif des personnages de Térence impose comme méthode spécifique pour leur caractérisation, l'analyse psychologique directe » (p. 181). « La description permanente des états psychologiques établit l'évolution du personnage dans la succession des moments » (p. 182). Ménandre utilise aussi la caractérisation gnomique des personnages, comme par exemple celle du parasite de la comédie *Dyscolos*, voir Mihai Nasta, *Caracterele în comedia Dyscolos*, dans *Studii Clasice VIII*, 1966, pp. 261—275.

<sup>32</sup> *Autocaractérisation explicite*: *Andria*, vv. 60—61, A. I, sc. I (Sosia), v. 194, A. I, sc. II (Damos), v. 636, A. IV, sc. I (Charinus); *Heauton.*, v. 77, A. I, sc. I (Chremes), etc. *Caractérisation explicite ou implicite* des autres personnages: *Hecyra*, vv. 343—344, A. III, sc.

même temps la caractérisation du soldat Thrason par le parasite Gnathon :

Est genus hominum qui esse primos se omnium rerum uolunt,  
Nec sunt; hos consector, hisce ego non paro me ut rideant,  
Sed eis ultro adrideo et eorum ingenia admiror simul;  
Quidquid dicunt, laudo; id rursum si negant, laudo id quoque;  
Negat quis: nego; ait: aio; postremo imperavi egomet mihi  
Omnia adsentari; is questus nunc est multo uberrimus.

(*Eunuchus*, A. II, sc. II, vv. 248—253)

Il est intéressant de noter que la sentence peut aussi servir de fine *parodie* à l'adresse des procédés traditionnels de la comédie. Ainsi, par exemple, dans la comédie de Ménandre, *Dyscolos*, le jeune Sostratos émet, de façon paradoxale, une série de sentences dans un véritable logos qu'il tient à son père Callippide, (A. V, sc. I, vv. 797—817).

d) *Effets de style*. Dans la comédie *Adelphoe* on voit apparaître une série de procédés stylistiques, intimement liés à l'utilisation de sentences, nombreuses et variées :

0 *Procédés stylistiques*: *allitération* (vv. 57—58: *liberalitate liberos*, v. 197: *Minime miror*, vv. 501—504: *uos uoltis perhiberi probos*, vv. 856—858: *aliquid adportet*, ... *putaris prima*, v. 893: *seruos spectatus satis*, v. 954: *senecta* ... *sumus*, v. 958: *suo sibi*, cf. *Heauton.*, v. 209: *consilia consequi consimilia*, *Andria*, v. 691: *quibus quidem quam* ... *quiesci* ... *quiesset*), *répétition* (vv. 74—77: *Hoc patrium est* ... *hoc* ... *interest* ... *hoc* ... *nequit*, vv. 594—596: *si* ... *si* ... *ultro* ... *ultro*, vv. 832—835: *omnia* ... *omnes* ... *sat* ... *sat*, cf. vv. 855—858; *multiples éléments de négation*: vv. 98—99: *imperito* ... *iniustiust* ... *nisi* ... *nihil*, pour souligner non pas l'ignorance de Déméa, mais aussi son refus obstiné de comprendre les actions des autres, cf. le vers 141), *encadrement symétrique du vers*, au commencement et à la fin — les endroits les plus favorables — d'éléments qu'on accentue et qui donnent du relief à l'idée: vv. 75—77: *Sua sponte* ... *alieno metu*, v. 216: *Pecuniam* ... *lucrum*, v. 804: *Communia* ... *omnia*, v. 861: *Facilitate* ... *clementia*).

00 *Figures de style*: *gradation* (vv. 386—388, du concret vers l'abstrait: *ante pedes* ... *futura* ... *uidere* ... *prospicere*, cf. vv. 832—835), *contrastes antithétiques* (vv. 855—858: *bene subducta* ... *aliquid* ... *noui*, *scisse* ... *nescias*, *prima* ... *repu-dies*), *comparaison* (dans une construction symétrique étendue: vv. 739—741), *ironie* (vv. 386—388), *exclamation* (vv. 269—270).

000 *Constructions préférées*: *constructions symétriques*, réalisées par la reprise de certaines conjonctions ou mots corrélatifs (vv. 28—31: *si* ... *si*, *quae* ... *quae*, cf. vv. 164, 414—416, 431: *Vt* ... *ita*, cf. vv. 501—504, 986—988), *formule stéréotype de début* avec *nam* (ou avec autre conjonction, pronom démonstratif ou anaphorique) — *qui* (ressemblant aux formules de spécification des textes de loi: vv. 55—56, 64—67, 69—71, 893—894, cf. *Andria*, vv. 93—95, 629—630, *Hecyra*, vv. 343—344, 742, *Heauton.*, vv. 282—284, 300—301, *Eunuchus*, vv. 57—58, 399—400, *Phormio*, vv. 246, 771, etc.), *amplifications*, parenthèses et accumulations au schéma logique simple de la sentence (justifiées par l'expression familière: vv. 72—73, 254—255, 605—607, 821—825, 855—858), groupes *incidents* elliptiques, ayant pour rôle de restreindre la

II (Parmeno), v. 742, A. V, sc. I (Bachis), v. 810, A. V, sc. III (Bachis); *Heauton.*, vv. 503—505, A. III, sc. I (Menedemus), vv. 921—923, A. I, sc. I (Menedemus), etc.

valeur générale de la sentence à la situation donnée (vv. 64—67), placement d'un *mot en position forte* (commencement de sentence) en modifiant la topique (vv. 733—734, 828—829).

La versification des sentences ne diffère point de la versification de la pièce.

*Insuffisances de style* : Nous observons qu'une sentence peut être précédée ou non d'une partie préparatoire, d'une introduction explicite ou implicite. Quand la sentence n'est pas précédée d'une telle introduction, et surtout si elle est lapidaire, l'effet sera évidemment surprenant et plus fort. Ainsi, par exemple, les sentences du début de la scène (voir b).

On a observé que, du point de vue de la *perspective fonctionnelle*, dans la proposition ou les propositions qui forment la sentence ce n'est pas le « thème » (l'élément qui contient le point de départ) qui a l'importance majeure, mais surtout le « rhème » (l'élément qui fournit la nouvelle information)<sup>33</sup>.

Les éléments déterminatifs, en quantité excessive, diluent quelquefois l'expression concise, propre aux gnômai, au détriment de l'élément surprise et de la mémorisation, en d'autres termes ils empêchent le succès et la diffusion de la sentence respective (par ex., les vers 501—504). Même les expressions moins concentrées contiennent des observations profondes, par exemple, *Heauton.*, vv. 282—284 (Syrus, A. II, sc. II: *Nam ea res dedit tum existimandi copiam / Cottidianae uitae consuetudinem, / Quae cuiusque ingenium ut sit declarat maxime*). Le manque relatif de concision de la forme est compensé par la concision de la pensée.

Térence semble aussi s'éloigner du style urbain, mais seulement dans des circonstances tout à fait exceptionnelles (v. 171: *Eschine à Sannion*: « *Ne mora sit, si inuenerim, quin pugnus continuo in mala haereat* »).

Done, du point de vue stylistique, les sentences « s'intègrent » organiquement « dans l'harmonie de l'ensemble de la forme artistique »<sup>34</sup>. On retrouve la même intégration dans l'ensemble quand les sentences et les proverbes sont combinés (voir plus haut page 14 les cinq exemples) ou se suivent de près (par exemple, le vers 532 = sentence, 533 = proverbe).

c) *Le succès des sentences de Térence* s'oppose de façon frappante à l'insuccès immédiat et toujours relatif de ses pièces. Il est suffisant de mentionner le grand nombre de maximes de l'époque moderne qui ont leur origine<sup>35</sup> dans Térence ou ont été mises en circulation par celui-ci et sont entrées dans le circuit du lieu commun, des mots célèbres par la concision formelle et la clarté de l'idée: *Adelphoe*, v. 804: *Communia esse amicorum inter se omnia*, 958: *Suo sibi gladio hunc iugulo*; *Andria*, v. 61: *nequid nimis*, 68: *Obsequium amicos, ueritas odium parit*, 126: *Hinc illae lacrimae*, 164: *Mala mens, malus animus*, 194: *Daos sum, non Oedipus*, 309: *Facile omnes, cum ualemus, recta consilia aegrotis damus*, 555: *Amantium irae amoris integratio*, 636: *Proxumus sum egomet mihi*, 778—779: *Fallacia / Alia aliam trudit*, 805: *Vt quimus, aiunt, quando ut uolumus non licet*; *Heauton.*, v. 77: *Homo sum: humani nihil a me alienum puto*, 341: *Non fit sine periculo facinus magnum nec memorabile*, 796: *Ius summum saepe summa est malitia*, 981: *Modo liceat uiuere, est spes...*, 1058—1059: *Haec dum incipias, graui*

<sup>33</sup> Cf. B. Ilyish, *The Structure of Modern English*, Moscow-Leningrad, 1965, p. 374.

<sup>34</sup> M. Nichita, dans l'œuvre citée, p. 187.

<sup>35</sup> « Son œuvre marque vraiment le début, à Rome, de cette littérature morale, issue du « connais-toi toi-même » de Socrate et qui a pour objet l'homme et la vie », Albert Grenier, *Le génie romain*, p. 204.



sunt / Dumque ignores; ubi cognoris, facilia; *Eunuchus*, v. 476: Tacent: satis laudant, 732: Sine Cerere et Libero friget Venus, 812—813: noui ingenium mulierum: / Nolunt ubi uelis, ubi nolis, cupiunt ultro, 832: ouem lupo commisisti; *Phormio*, v. 139: In me omnis spes mihi est, 203: fortis fortuna adiuvat, 265: Vnum cognoris: omnis noris, 346: Prima coitios acerrima, 454: Quot homines, tot sententiae; suos cuique mos, 575: Senectus ipsa est morbus.

Nous ne devons pas oublier que, malgré leur insuccès<sup>36</sup>, ses comédies nous sont parvenues intégralement — ce qui est rare pour l'Antiquité. Cela n'est pas dû au fait que le poète a peu écrit, mais au fait que son œuvre a été considérée — surtout en matière de style — comme étant d'une *pureté classique*.

La comédie *Adelphoe* a été reprise deux fois<sup>37</sup>, en raison de sa perfection artistique, du soin avec lequel l'intrigue est conduite, et de son accessibilité. En offrant aux spectateurs des sentences en style populaire, concises, facilement mémorables, frappantes par leur véracité, le poète poursuivait le même but: gagner les cœurs<sup>38</sup>, établir une communion affective.

f) Comparées à Plaute et à la différence de celui-ci, les pièces de Térence se caractérisaient par un contrôle réfléchi des sentiments, une sage exhortation, de la mesure.

Nous retrouvons des observations morales lapidaires même dans Plaute. En voici quelques exemples:

multa sunt mulierum uitia, sed hoc e multis maxumumst,  
quom sibi nimi 'placent minu' que addunt operam uti placeant uiris.  
(*Poenulus*, A.V, sc. IV, vv. 1203—1204),

miser homo est ipse sibi quod edit quaerit et id aegre inuenit,  
sed ille miserior qui et aegre quaerit et nihil inuenit;  
ille miserrimumst, qui quom esse cupit, <tum> quod edit non habet.  
(*Captiui*, A. III, sc. I (au début), vv. 461—463)

Plerique homines, quos quom nihil refert pudet,  
ubi pudendum est ibi eos deserit pudor,  
quom nusst ut pudeat...  
(*Epidicus*, A. II, sc. I (au début), vv. 166—166a—167)  
noui ego hoc saeculum moribus quibus siet:  
malus bonum malum esse uult, ut sit sui similis;  
(*Trinummus*, A. II, sc. II, vv. 283—284)<sup>39</sup>

En comparant de façon formelle les sentences de Térence et de Plaute, on peut constater que:

— Plaute est plus ostensiblement artiste, plus poète; ses sentences témoignent formellement d'un art *stylistique* plus évident. Les procédés utilisés, surtout l'allité-

<sup>36</sup> Plutôt le manque de popularité, explicable par la relation entre le contenu des pièces et la réalité contemporaine, par les caractères spécifiques du réalisme de Térence; 1. L'hellénisation réelle de la comédie *pallata*, 2. le manque d'esprit critique vis-à-vis de l'actualité sociale et, comme une conséquence esthétique, 3. le manque de vigueur du comique, cf. M. Nichita, *op. cit.*, p. 193.

<sup>37</sup> Difficilement datables, cf. RE, V A 1, col. 607. Les autres pièces ont été reprises chacune une fois.

<sup>38</sup> Il le déclare expressément dans le prologue d'*Eunuchus*, vv. 1—3: «S'il est quelqu'un qui s'applique à complaire au plus possible d'honnêtes gens et à en offenser le moins possible, notre auteur s'inscrit pour être de ceux-là.»

<sup>39</sup> On a utilisé les éditions de W. Lindsay T. Macci *Plauti Comediae*, Clarendon, Oxford, tome I—II, 1903—1910 et d'Alfred Ernout, Paris, Les Belles-Lettres, 1932—1938, tome I—IV.

ration et la répétition, sont maniés avec plus de sûreté et de routine, bien que ces procédés, comme nous avons eu l'occasion de le constater, soient aussi le fait de Térence (Pour les jeux de mots, cf., par ex., *Hecyra*, vv. 866—868: Placet non fieri hoc itidem ut in comoediis, / Omnia omnes ubi resciscunt. Hic quos par fuerat resciscere, / sciunt; quos non autem aequomst scire, neque resciscere neque scient.).

— Il est intéressant de noter que les sentences de Plaute, bien que réussies du point de vue stylistique, et point du tout négligeables quant à l'idée, n'ont presque pas eu de prise. Par contre, le succès des sentences de Térence dénote une assimilation profonde du style gnomique de Ménandre et, au fond, sa propre force de synthèse suggestive en une formule dense, concise et intériorisée, des vérités et des desiderata moraux ou ayant une signification pratique<sup>40</sup>.

— Même dans les réminiscences de Plaute, l'expression de Térence est plus claire, plus saisissante, plus facile à retenir (comparez: Pl. *Captivi*, A. II, sc. II, v. 327 (Hegio): est etiam ubi profecto damnum praestet facere quam lucrum, à Tér., *Adelphoe* A. II, sc. II, v. 216 / (Syrus): Pecuniam in loco negligere maxumum interdumst lucrum).

g) L'influence de Ménandre est de loin la plus forte<sup>41</sup>. Les correspondances, limitées seulement à la comédie *Adelphoe* sont suggestives: Tér., *Adelphoe*, vv. 57—58: ... Pudore et liberalitate liberos / Retinere satius esse credo quam metu; *Ménandre* (dans les ἀδελφά δράματα), Koerte 609 (730): ... οὐ λυποῦντα δεῖ / παιδάριον ὀρθοῦν, ἀλλὰ καὶ πειθοντά τι. *Ad.*, v. 197(8): Minime miror qui insanire occipiunt ex iniuria; Mén. (dans les Ἀδελφοὶ β'), Jaekel, Monost. 602: Οἷμοι, τὸ γὰρ ἄφρων δυστυχεῖν μανίαν ποιεῖ *Ad.*, v. 416: ex aliis sumere exemplum sibi; Mén., Jaekel Monost. 121: βλέπων πεπαίδευμ' εἰς τὰ τῶν ἄλλων κακά. *A<sup>2</sup> Ad.*, vv. 605—606: Omnes quibus res sunt minus secundae magis sunt nescio quo modo / Suspiciosi; Mén., (dans les Ἀδελφοὶ β'), Koerte 8(6): πρὸς ἅπαντα δειλὸν ὁ πένης ἐστὶ γὰρ, / καὶ πάντας αὐτοῦ καταφρονεῖν ὑπολαμβάνει cf. *Dyscolos*, A. II, sc. II, vv. 295—298, *Ad.*, v. 804: Communia esse amicorum inter se omnia; Mén., (dans les Ἀδελφοὶ β'), Koerte 10(9): Κοινὰ <γὰρ> τὰ τῶν φίλων cf. Monost. Urbin N2: Νόμιζε κοινὰ τὰ φίλων βάρη<sup>42</sup>.

Térence ne transpose<sup>43</sup> donc pas textuellement la gnômé respective, mais la modifie et l'adapte au moment, à l'ambiance psychologique.

D'autre part, il serait faux de croire que les sentences de Térence doivent avoir nécessairement la brièveté des monostiques de Ménandre. Les gnômai monostiques que nous connaissons représentent souvent des adaptations tardives<sup>44</sup> de sentences, qui étaient certainement plus longues d'un vers (voir l'exemple de *Dyscolos*).

Il est intéressant de remarquer qu'on trouve des correspondances avec Plaute exclusivement en matière de proverbes — donc, des sentences anonymes, d'origine très ancienne et transmises par la tradition: Tér., *Ad.*, v. 216: Pecuniam in loco negligere maxumum interdumst lucrum; Pl., *Capt.*, v. 327: est etiam ubi profecto damnum praestet facere quam lucrum (cf. f) *Ad.*, v. 219: Ego spem pretio non emo; Pl., *Rud.*,

<sup>40</sup> Voir aussi Otto, *op. cit.*, Einführung, p. XXII.

<sup>41</sup> En ce qui concerne Ménandre, nous avons utilisé: M. Nasta, *art. cité*, n. 21.

<sup>42</sup> Pour la comparaison, on a utilisé: les éditions de Dziatzko-Kauer et de J. Marouzeau; *Menandri Sententiae*, Μενάνδρου γινώμαι μονοστιχοί, (éd. S. Jaekel, Leipzig, Teubner, 1964; l'article de N. I. Ștefănescu, *Gnemele monostihuri ale lui Menandru*, dans *Studii Clasice* II, București 1960, pp. 127—141; A. Otto, *Sprichwörter der Römer* et M. Nasta, *art. cit.*

<sup>43</sup> Ce qui représente, du reste, un argument en plus pour l'indépendance créatrice manifestée par Térence vis-à-vis de son modèle, Ménandre: cf. Orazio Bianco, *op. cit.*, p. 198 et passim.

<sup>44</sup> Cf. N. I. Ștefănescu, dans *Studii Clasice* II, pp. 142—143.

v. 401: at ego etiam (sc. scio), qui sperauerint, spem decepisse multos, cf. Euripide, fr. 650 N. *Ad.*, v. 431: Vt homost, ita morem geras; Pl., *Most.*, v. 725: < ut homines sunt, ita > morem geras. *Ad.*, v. 958: Sui sibi gladio hunc iugulo, cf. Pl., *Amphitr.*, v. 269: hunc telo suo malitia a foribus pellere.

Si on voulait suivre la filiation des sentences dans la comédie, il faudrait partir des observations liées à la vie du paysan d'Hésiode<sup>45</sup>, passer par Euripide, « excellent créateur de maximes »<sup>46</sup>, professeur de Ménandre, poète gnomique par excellence, qui possède de hautes qualités de « moraliste satirique »<sup>47</sup> et devient à son tour pas tant le modèle de Plaute que celui de Caecilius Statius<sup>48</sup> et surtout de Térence.

Le filon latin<sup>49</sup> est continué par les poètes satiriques de l'époque impériale (Persius, mais surtout Juvénal et Martial) et deviendra plus tard avec Molière d'un art tout à fait comparable à celui d'Euripide.

Molière possède en même temps le talent de créer d'admirables maximes (en reproduisant ou en modifiant souvent des bribes de la sagesse populaire) et le génie comique. Il cumule ainsi ces deux qualités dont Plaute et Térence ne possédaient qu'une. Voilà quelques-unes de ses sentences: « Il faut, parmi le monde, une vertu traitable; / À force de sagesse, on peut être blâmable, / La parfaite raison fuit toute extrémité / et veut que l'on soit sage avec sobriété » (*Le Misanthrope*, A. I, sc. I, Philinte) et, quelques vers plus loin, après le développement des idées, la conclusion: « Il faut fléchir au temps sans obstination; / Et c'est une folie à nulle autre seconde / De vouloir se mêler de corriger le monde » — développée elle aussi dans quelques vers: « Tous les discours sont des sottises, / Partant d'un homme sans éclat: / Ce seraient paroles exquises / Si c'était un grand qui parlât » (*Amphitryon*, A. II, sc. I, Sosie); « Sur quelque préférence une estime se fonde / Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde ». (*Le Misanthrope*, A. I, sc. I Alceste); « L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus! » (*Le Festin de pierre*, A. V, sc. II (Don Juan). — Toute la tirade qui suit est la motivation de cette nouvelle profession de foi du célèbre séducteur); Après avoir encaissé des coups d'Harpagon et de Valère, maître Jacques s'exclame: « Peste soit la sincérité! C'est un mauvais métier: désor-

<sup>45</sup> Considéré par les Grecs comme le véritable créateur des gnomes, cf. RE, Supplém. VI (col. 74—87), art. *Gnome*, col. 77. Il faut noter que dans *Adelphoe* transparaissent les idées de Ménandre sur les « différences qui s'accroissent entre la mentalité urbaine et le milieu rustique », cf. M. Nasta, *l'art. cit.*, p. 263. Pour les origines de la sagesse populaire exprimée en apophtegmes, on peut consulter: Jean Voilquin, *Les penseurs grecs avant Socrate, de Thalès de Milet à Prodicos*<sup>2</sup>, Paris, 1964, Introduction, p. 10, et chap. I: *Les débuts de la réflexion morale et philosophique, Les sept sages*, pp. 23—28; Léon Robin, *La pensée grecque*, Paris, 1928, chap. I, pp. 21—29, et surtout p. 25.

<sup>46</sup> A. Frenkian, *Curs de istoria literaturii grecești*, sec. V—IV i.e.n., București, 1962, p. 346. Et voilà quelques exemples: Frg. 701 N: Μοχθεῖν ἀνάγκη τοὺς θείοντας εὐτυχεῖν. Frg. 164 N: Ἀριστον ἀνδρὶ κτῆμα συμπαθὲς γυνή. Frg. 269 N: Ἐφ' ὧτα δ' ὅστις μὴ θεὸν κρίνει μέγαν | καὶ τῶν ἀπάντων δαιμόνων ὑπέρτατον, | ἧ σκαιὸς ἐστὶν ἧ καλῶν ἄπειρος ὧν | οὐκ οἶδε τὸν μέγιστον ἀνθρώπου θεόν.

<sup>47</sup> Croiset, *Hist. de la littér. grecque*, III, p. 630. Une grande partie des sentences de Térence ou des gnômai de Ménandre peuvent avoir été imitées ou modifiées librement d'après Euripide, cf. *Studi Classici II, art. cit.*, p. 136.

<sup>48</sup> Cf. Orazio Bianco, *op. cit.*, p. 46: « [Caecilius Statius] precede Terenzio per la visione nuova e più cordiale della vita, per la ricerca dell'*ethos* nei personaggi et per la tendenza al motto e alla considerazione morale ».

<sup>49</sup> Ce n'est pas seulement dans la comédie que les raisonnements sentencieux font leur apparition à des moments d'intensité émotionnelle. Les tragédies de Sénèque offrent de nombreuses sentences, qui sont évidemment dans l'atmosphère tragique, par exemple: *Haud quisquam ad uitam facile reuocari potest, / prohibere nulla ratio peritum potest, / ubi qui mori constituit et debet mori* (*Phèdre*, vv. 264—266, cité encore par Croisille (voir n. 15), p. 288).

mais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai » (*L'Avare*, A. III, sc. VI; cf. les célèbres raisonnements par voie détournée, de proche en proche, de Sganarelle (*Le Festin de pierre*, A. V, sc. II), caractéristiques de l'homme du peuple, sans éducation mais plein de bon sens, qui rappelle les esclaves de Plaute ou Sancho Panza); « Ceux de qui la conduite offre le plus à rire / Sont toujours sur autrui les premiers à médire » (*Le Tartuffe*, A. I, sc. I (Dorine)). Dans les dix vers suivants se trouve développée et démontrée la maxime énoncée; cf. Ménandre, *Dyscolos*, vv. 295—298, ou Térence, *Ad.*, vv. 98—99, 855—858 ou 415—416 (*inspicere tamquam in uitas omnium / Iubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi* — après quoi Déméa commence à démontrer son raisonnement *par des exemples*; Syrus, l'esclave d'Eschine, l'interrompt, en lui disant qu'il n'a pas le temps de l'écouter, parce qu'il a acheté du poisson et il craint qu'il ne s'altère. Par contre, il adopte lui-même et développe le précepte de Déméa, en l'appliquant ironiquement... à la cuisine).

Reprenons maintenant une idée esquissée plus haut (b), valable pour la comédie de caractère en général. De par l'endroit où elle est placée, la sentence ressemble à la morale des fables. Mais, tandis que la morale de la fable est le dénouement d'un petit drame, le point culminant et la solution de l'exemplification, la sentence est une sorte de morale placée au commencement, sans préambule, directement et de façon surprenante, et à la suite de laquelle peut venir l'argumentation de l'affirmation générale énoncée laconiquement dans la sentence.

Dans les deux cas, l'énonciation concise représente un moment de tension pour le récepteur, parce qu'on sollicite son attention pour approuver une vérité générale, après quoi suit un moment de détente, car, après la réception de cette vérité, celui qui réceptionne et celui qui transmet ont tous deux une sensation de relâchement.

Dans d'autres cas (par ex. *Ad.*, vv. 98—99 ou *Andria*, vv. 629—630), la généralisation faite dans les moments de tension jaillit comme une conclusion naturelle de certaines agitations graduées. En disant ce qu'il avait sur le cœur, le personnage devient philosophe.

h) — *Vis comica*. Térence fait preuve d'une délicatesse innée, qui l'aide à s'approprier l'atmosphère intime nécessaire à la comédie de caractère, mais qui ne peut quand même pas lui assurer l'adhésion totale du public romain. Ménandre, par contre, avait réussi à obtenir — dans d'autres conditions — les faveurs des Athéniens, grâce à son caractère chaleureux et direct.

— *La leçon de la pièce*<sup>50</sup>. En matière d'éducation, comme en toute autre forme de l'activité humaine, c'est la mesure qui est la ligne directrice. Les solutions extrêmes sont repoussées par la pratique de la vie.

*La démonstration* de Térence est basée sur les *exempla* (les personnages-caractères et les personnages en action) et sur les *maximes* énoncées par eux<sup>51</sup>. *Le comique scénique* naît lorsque entre ces *exempla* et *sententiae* intervient un léger décalage.

— *La source du comique*. Les situations ou les mots d'*Adelphoe* qui provoquent le rire sont relativement peu nombreux<sup>52</sup>; de plus, ils font partie des procédés-type

<sup>50</sup> Cf. Croisille, *art. cit.*, p. 300.

<sup>51</sup> Cf. Croisille, *ibidem*, p. 301.

<sup>52</sup> Nous nous contentons d'indiquer les passages dans lesquels on sent une certaine *vis comica*: vv. 396—397 (Déméa), vv. 420—429 (Syrus), vv. 570—587 (Les fausses indications données par Syrus à Déméa pour l'éloigner) cf. 713—714, 757—762 (Déméa), 770—771 (Déméa-Syrus), 877—881 (Déméa), 882—942 et surtout vv. 930—942 (la transformation de Déméa), 974—977 (Déméa-Micion).

utilisés par les prédécesseurs: la fessée donnée à Sannio, le mariage « tandem » du final<sup>53</sup> (les jeunes d'une part, et de l'autre Micion et la mère de Pamphila), la conversion apparente de Démée aux mœurs urbaines de Micion, le contraste entre les conseils sentencieux des vieux et les actions irréfléchies des jeunes.

Or, étant donné leur nombre réduit, insuffisant pour maintenir l'attention des spectateurs, il était nécessaire d'employer d'autres procédés pour les attirer ou, tout au moins, pour créer une atmosphère de complicité avec eux: il s'agit de la profusion de gnômaï<sup>54</sup> dans les moments de tension de la pièce.

Térence a probablement senti que, sur le plan de la satisfaction esthétique, une sentence prononcée lorsqu'il faut équivaut à *un mot d'esprit*.

i) *La caractérisation de la comédie de caractère*. Les moyens dont usait et abusait Plaute, les situations burlesques, la façon estropiée de parler de certains personnages — moyens employés il est vrai avec génie — se sont raffinés chez Térence. Celui-ci opère avec des caractères et des réflexions.

On peut dire que les sentences de Térence sont, d'une certaine manière, *le pendant du rire de Plaute*<sup>55</sup>.

En dépassant la phase de la comédie exubérante et du non-conformisme explosif, nous assistons avec la comédie de caractère à *la solution gnomique du comique, à la transformation de la comédie en proverbe*.

j) Nous avons donc essayé d'étudier, en prenant nos exemples dans la comédie *Adelphoe*, la *motivation psychologique* et *comédiologique* des sentences. Nous avons été intéressés: — d'une part, par la *valeur* de contenu des sentences en tant qu'observation psychologique et que précepte moral indiquant la norme morale ou blâmant les atteintes aux normes morales, — et d'autre part, par la *fonction* de la sentence en tant qu'adjuvant dans le développement de l'action, qui accentue les moments de tension, en tant que procédé de style et, finalement, en tant que moyen de caractérisation des personnages, en d'autres termes nous avons étudié: la *valeur gnomique* proprement dite des sentences et leur *valeur fonctionnelle*.

k) Nous proposons en conclusion *une définition* de la sentence qui tienne compte des nouveaux éléments analysés dans cette étude (moment psychologique, etc.). Conformément à une telle définition la sentence représenterait:

« Une constatation d'un auteur déterminé, qui exprime sous une forme lapidaire une vérité générale, utilisée comme les proverbes dans les moments de tonus psychique et ayant une valeur d'axiome basée sur la tradition. »

Considérée dans son devenir, la sentence est:

« Un mot inspiré, qui a toutes les chances de se transformer en lieu commun. »

<sup>53</sup> Cf. M. Nasta, *art. cité*, p. 266.

<sup>54</sup> Térence nourrit ses spectateurs de *maximes*, de même que Plaute les avait nourris de violences de langage et de situations violemment bouffones. Le bon est qualitatif, bien que les spectateurs ne fussent pas encore sensibles aux nuances.

<sup>55</sup> Le rapprochement entre le rire et la sentence a comme point de départ le sentiment reposant qu'on éprouve après avoir énoncé la sentence. Après les quelques moments de surexcitation de l'esprit provoqués par la sentence, l'auditeur en accueille la fin avec un sentiment de « repos »; cf. H. Bergson, *Le rire*, p. 198: « Il y a surtout dans le rire un mouvement de détente, souvent remarqué... ».